
Automne à Dunwich

« Ce qu'il y a de plus pitoyable au monde, c'est, je crois, l'incapacité de l'esprit humain à relier tout ce qu'il renferme. Nous vivons sur une île de placide ignorance, environnés de noirs océans d'infinitude que nous n'avons pas été destinés à parcourir bien loin. » H.P. Lovecraft, *L'appel de Cthulhu*.

Le 28 septembre 1948,

Aujourd'hui, en réfléchissant bien, je ne sais plus vraiment quelles furent les circonstances de l'échec de notre expédition souterraine dans le comté de Dunwich. Si je me fiais uniquement à mes souvenirs, je serais tentée d'évoquer une monstrueuse entité boursouflée capable d'inspirer des rêves et de contraindre l'esprit humain à se plier à sa volonté ; mais en relisant mes notes, je ne peux que fournir une explication rationnelle aux événements survenus entre le 29 septembre et le 2 octobre 1930. Et malgré la confusion qui règne actuellement dans mon esprit, je garde bon espoir que ce journal me permette de trier de la fiction la part de vérité. Toutefois, il se peut qu'une influence extérieure oriente mes conclusions, aussi ai-je décidé de léguer ce récit à mon neveu Henry Lloyd Parker, afin de lui apporter l'éclairage objectif qui me fait défaut.

Je souhaiterais tout d'abord informer mon lecteur que ni mon héritage génétique ni mon éducation ne me prédisposaient à la démence : fille d'une famille de la bourgeoisie du siècle dernier, toute puritaine et pétrie de valeurs individuelles positives, je fus élevée dans la gloire de Dieu et dans le sentiment de compétition. Mon initiation à la vie se fit à l'école Sainte-Catherine où je crois bien avoir subi tous les malheurs d'un Stephen Daedalus. Mariée à dix-neuf ans à un brillant avocat, je pus enfin me libérer de l'emprise parentale pour suivre un cursus en histoire à Harvard. Après trois années éprouvantes à décortiquer les guerres et les révolutions américaines, les avancées scientifiques, de la période précolombienne à ce que l'on nommait à l'époque « *The Great War* » en passant par la fin des colonies anglaises et l'industrialisation, je m'orientai en histoire des religions avant de me spécialiser pour de bon, à la faveur d'un voyage de six mois à Tahiti, dans les cultes polynésiens. Pas à pas je m'installai alors dans les réunions d'initiés, pour finalement m'imposer en tant que spécialiste des cultes marins. Mes deux enfants, Richard et Winona, naquirent une fois que mon mari et moi fûmes définitivement établis dans la banlieue bostonienne. Eux non plus n'ont jamais révélé un quelconque trouble psychique à aucun moment de leur vie. Aussi,

l'in vraisemblance de l'aventure ne doit pas être imputée à mon état mental, car je vais la rapporter telle que je l'ai vécue.

Le 15 septembre, je reçus une courte lettre d'un ami avec lequel j'entretenais de bonnes relations, le docteur Lawrence T. Harrington, professeur d'Histoire Médiévale à l'université de Boston. Dans sa lettre, il me conviait à l'exploration d'un réseau de galeries qu'il avait découvert une semaine plus tôt alors qu'il tentait de déchiffrer les inscriptions gravées dans les colonnes de pierre qui surmontent certaines collines autour de Dunwich. Lawrence et moi avons suivi nos premières années d'études ensemble et, depuis ce matin de juin 1922 où l'on peut dire qu'il m'a sauvé la vie, nous n'avions cessé de garder le contact. Je suis moi-même versée dans les sciences occultes et, outre avoir écrit deux ouvrages sur les cultes hawaïens et tahitiens, j'ai été amenée à collaborer avec le gouvernement dans le cadre de plusieurs enquêtes particulièrement éprouvantes. Ces expériences apportèrent de nouvelles bases à mes recherches sur l'influence du vaudou dans les pratiques de sorcellerie en Nouvelle-Angleterre.

Lawrence fut le premier à me parler des rites voués aux Grands Anciens et à me révéler certaines horreurs sur l'origine supposée de la Terre. Lors, mon esprit raisonnablement euclidien refusait catégoriquement ces élucubrations de fanatiques, comme quoi le dieu Cthulhu dormirait au sein de l'antique R'lyeh sous une île du Pacifique qui émerge périodiquement, et qu'il attendrait en rêvant que ses fidèles, les Profonds, le réveille pour reprendre possession de la Terre – unité infinitésimale de son empire, va sans dire. Afin de me persuader, Lawrence avait joint un article de l'*Arkham Advertiser*, datant du 17 septembre 1928, qui traitait succinctement, et sur un ton ironique, d'événements étranges qui avaient eu lieu à Dunwich entre le 2 février 1913 et le 15 septembre 1928. Autant avouer que cet article m'intrigua autant pour l'extrême superficialité de sa rédaction que pour l'absence manifeste de cohérence entre les détails rapportés. Je me décidai après tout à répondre positivement à l'invitation de mon ami, me persuadant que la confrontation avec le folklore de l'arrière-pays se révélerait enrichissante.

Le 26 septembre au matin, je pris l'express Providence–Boston avec la bénédiction de mon mari, et arrivai peu avant midi. Comme convenu, Lawrence m'accueillit en compagnie de l'un de ses collègues, le docteur Howard Daniels, qui enseignait la Zoologie à Princeton. Dès le premier regard je devinai en lui les traits typiques de ses origines écossaises : il portait droit et fier, et son visage creusé rappelait toute la souffrance de la lutte de son peuple contre le tyrannique envahisseur anglais. J'appris plus tard qu'il avait été l'auteur d'une thèse particulièrement intéressante sur *Les relations entre les entités animales légendaires et les représentations sublimées des espèces exotiques*, se servant du brillant essai de Darwin comme base de sa problématique. Il montrait ainsi

comment la perception d'une créature non familière, dans certaines conditions, aussi bien extérieures qu'intérieures, pouvait évoluer dans l'esprit du spectateur au point d'en modifier ses sens et de recréer une silhouette génétiquement indépendante de la première qui conviendrait mieux à ses critères mystiques et avec laquelle il partagerait une relation affective de séduction réciproque. Il admit que son propos s'accordait peu avec la zoologie traditionnelle ; d'ailleurs il se désignait lui-même comme étant un exo-biologiste. Entre autres passe-temps, il jouait au rugby, mais m'attarder dessus ne revêtirait qu'un intérêt anecdotique, car voilà une occupation bien banale pour un Ecossais.

Nous passâmes le reste de la journée à attendre l'arrivée d'un de leurs confrères, un Polonais, avec lequel ils avaient noué une relation épistolaire. A vrai dire, j'avais peine à croire qu'un Européen eût entrepris un aussi long trajet spécialement pour explorer des galeries dans un lieu tellement vide d'histoire qu'aucun natif du Massachusetts n'en avait jamais entendu parler. Vers dix heures du soir, pourtant, un train en provenance de New York déposa sur le quai de la gare cet éminent linguiste que la soixantaine avait largement dépassé. En dépit de sa constitution malade, je reconnus en lui un je ne sais quoi de vigoureux et d'athlétique qui me surprit assez. Il nous salua d'un geste de la main empli de discrétion, comme s'il redoutait la présence d'un œil invisible, puis nous rejoignit la tête légèrement baissée et le corps replié sur lui-même. Parmi les langues qu'il maîtrisait à l'oral, l'on pouvait bien sûr compter le polonais, mais aussi le russe, l'anglais, l'allemand, le français, l'italien, le turc et le roumain ; à l'écrit il fallait ajouter à son catalogue linguistique le latin, le grec ancien et l'arabe littéraire.

Le soir-même, notre ami commun nous logea tous chez lui, sa femme et son enfant étant partis pour l'occasion chez ses beaux-parents, dans l'Oregon. Nous passâmes la soirée à dépeindre notre carrière professionnelle et à pérorer sur des thèmes qui concernaient nos spécialités respectives. Quand minuit sonna, Lawrence, en adepte de la mise en scène, crut bon de nous lire le récit de son séjour à Dunwich qu'il avait consigné dans son journal de route :

« Le voyageur qui se rend dans le comté de Dunwich ne peut décemment pas le faire en toute connaissance de cause. Il doit tout d'abord se tromper de direction à la sortie de la barrière de péage d'Aylesbury, puis il doit persévérer pendant de bonnes couples de miles sur une route cahoteuse bordée de talus à la végétation touffue et épineuse. Enfin, ni la silhouette squelettique des feuillus longeant la Miskatonic River ni l'aspect lugubre du pont couvert qui s'ouvre brutalement sur le petit village ne doivent le repousser. S'il insiste, il débouchera au milieu du carrefour de Devil's Corner qui distribue les chemins effacés de Dunwich, et alors, inexorablement, il posera les yeux sur les vieux toits en croupe de ses maisons lépreuses et une vive

inquiétude le gagnera. En découvrant l'église au clocher effondré, que les habitants ont réaffectée en droguerie, il doutera plus encore du caractère sacré intrinsèque aux paysages de la Nouvelle-Angleterre. Que dire lorsque son regard se perd sur Round Mountain et qu'il aperçoit nettement à son faite d'immenses colonnes de pierre se découper sur le ciel humide et pourrissant du comté ? En élargissant son champ de vision, il remarque que les collines alentour sont trop symétriques, trop parfaitement arrondies pour être le seul fait de la nature. Il s'interroge, mais préfère ne pas s'attarder. Ce n'est que bien plus tard, en rejoignant la route sécurisante d'Aylesbury, qu'il apprend avoir traversé le village désolé de Dunwich.

« Ce sont ces pierres disposées en cercle qui m'ont contre toute raison amené ici. En effet, une rumeur parmi mes confrères prétend que les symboles gravés seraient de type hyperboréen. Ayant étudié pendant deux ans les civilisations légendaires antiques, Atlantide, Hyperborée et Lémurie incluses, je me suis fait fort d'infirmer ou de confirmer cette conjecture hasardeuse et de décrypter si possible lesdits symboles. Parce que personne, jamais, de mon université ou d'une autre, n'a mis les pieds à Dunwich.

« Suis arrivé au sommet d'une colline baptisée par les autochtones Mont Hutchins. J'avoue que mon premier contact avec les colonnes m'a fortement stupéfait : de prime abord, les inscriptions ont tout l'air d'être des pictogrammes anciens – reconnaissables par la coupe transversale qui semble avoir été effectuée à l'aide d'une pointe de fer – antérieurs aux hiéroglyphes égyptiens et même antérieurs aux anaglyphes mésopotamiens. Toutefois, une datation précise ne peut être réalisée avec le peu de matériel que je possède. Il est donc tout à fait plausible qu'elles soient l'œuvre d'un plaisantin et ne datent que d'une dizaine d'années. Tout ce que je peux faire, c'est essayer de faire correspondre les mœurs supposées d'Hyperborée avec les représentations ici gravées.

« C'est surprenant ! Je crois, en effet, qu'elles corroborent certaines des suppositions de mes pairs sur les us et coutumes des Hyperboréens. On retrouve, par exemple, l'évocation d'un dieu maléfique qui, d'un simple regard, transforme quiconque en statue de cuir, préservant cependant le cerveau de la victime intact afin que sa conscience vive jusqu'à la détérioration du revêtement, ce qui peut ne survenir que quelques siècles plus tard ! Il faut également citer la mention d'un rituel qui permet à celui qui s'immerge par trois fois dans le lac Triton de se métamorphoser en un animal volant. Néanmoins, mes analyses préliminaires sur la coupe de ces représentations – témoignage de l'exécution de ceux-ci – me permettent d'affirmer catégoriquement qu'ils datent tout au plus de trois siècles. Mais alors, quel est cet artiste qui connaissait les pictogrammes hyperboréens ? Et que font-ils dans cette campagne désolée ? Aucun des autochtones n'a

vraisemblablement pu réaliser un tel chef d'œuvre : leur dégénérescence, constatée également par le service de recrutement lors de la Grande Guerre, contredit absolument un si grand savoir, car même les plus éminents spécialistes des civilisations antiques seraient incapables de reproduire des épigraphes de type hyperboréen. A moins, bien sûr, que les rumeurs sur les familles de sorciers dont serait issue la plupart des habitants de Dunwich ne soient vraies...

« Ai oublié de mentionner la famille Prescott. Jonah et Mary Prescott ont la soixantaine bien tassée. Ils vivent dans une petite maison de plain-pied qui se trouve sur le flanc d'une petite colline de vieille herbe, à environ deux miles au nord de ma position. J'ai déniché auprès d'eux une chambre convenable qu'ils me louent nourriture comprise pour une somme modique. Aujourd'hui, au déjeuner, Jonah m'a révélé l'existence d'une caverne dans leur propriété. Il l'a découverte l'année passée, à la suite d'une tornade qui a littéralement emporté le tertre de boue qui dissimulait son entrée. Il m'a ensuite raconté comment il avait monté une petite exploration de fortune en compagnie de deux de ses cousins, comment ils avaient trouvé des traces dessinées sur le sol, et comment, enfin, ils étaient arrivés au sommet d'un précipice duquel partaient plus bas d'anciennes marches taillées dans le mur. Il n'a pas osé m'en dire plus, aussi j'en conclus que la peur, ou bien la superstition, les ont tout bonnement arrêtés. De toute manière, il le valait mieux, car pour ce genre d'expédition spéléologique il faut être bien préparé, au risque de ne jamais ressortir.

« Afin de préserver son secret, il a fini par interdire son accès en délogeant à l'aide de son tracteur une grosse pierre mise à nue par les intempéries. Pourquoi me l'avoir dévoilé, alors ? A cause des Whateley. Depuis 1692, date de la création de ce village par trois familles exilées de Salem, les Whateley règlent tous leurs achats avec de la monnaie or. C'est pourquoi les habitants pensent qu'ils ont dissimulé des sacs remplis d'or dans le sous-sol de Dunwich. Jonah espère profiter de l'opportunité pour que je lui remonte le magot, n'en déplaise à ses véritables propriétaires.

« Ne prêtant aucunement foi à la thèse d'un trésor enfoui, j'ai accepté son offre. Il a rédigé à mon intention un contrat « en bonne et due forme » qui prévoit tout un système de primes ; malgré tout, je reste largement perdant. Voyant là une occasion pour négocier, j'ai obtenu d'eux, après une heure douloureuse, qu'ils logeraient mon équipe gratuitement. Car je ne compte pas descendre seul. »

Une fois ce long récit achevé, Lawrence se déroba dans sa chambre un instant et en rapporta un épais grimoire aux fermoirs ternis, contenant plusieurs centaines de pages de mauvais parchemins en anglais du Moyen-Âge. Sur la couverture de cuir, des lettres fines indiquaient qu'il s'agissait du

Book of Eibon. Lawrence passa vite sur les circonstances exceptionnelles de l'achat pour nous apprendre qu'il avait relevé un passage traitant de « grottes séculaires, enfouies dans le sous-sol de la terre des ancêtres, ceux qui marchent, chantent et dansent au sommet des abîmes de la Canaan ». Et dans ces grottes vivrait Abhoth le Dormeur. Il nous expliqua qu'il fit immédiatement la relation avec la Nouvelle-Angleterre, considérée par les colons du Mayflower comme étant la terre promise, une nouvelle Canaan. Selon Lawrence, nous devrions mettre à jour le plus important site archéologique au monde.

Nous passâmes la journée du lendemain à soigneusement préparer notre excursion. En plus de l'équipement d'escalade ordinaire, corde, baudriers, mousquetons, dégaines et coinces, nous emportâmes des appareils photo munis de leur flash au magnésium, des cahiers de notes et des crayons, sans oublier le nécessaire hygiénique ni les rations minimales de nourriture. Il ne nous restait plus qu'à nous pourvoir d'une lanterne ainsi que de plusieurs lampes de poche. Nous optâmes finalement pour une lampe de mineur montée sur un support crânien, qui utilise un mélange de carbone et d'hydrogène, ce qui nous assurerait de la lumière pendant huit à dix heures. Avant de nouer notre paquetage, Lawrence trouva bon de nous préciser que l'air y était humide et frais, aussi nous fallut-il prévoir des vêtements chauds et secs.

Le 28 septembre, par un temps pluvieux, nous prîmes connaissance des lieux. Les Prescott se montrèrent particulièrement affables envers nous, sûrement en raison de l'accord signé par Lawrence. Il est vrai que leur visage noueux et leur forme oblongue leur donnait un aspect repoussant, voire dément, leur gentillesse à notre égard ne nous permettait cependant pas de douter d'eux.

L'automne s'abattait fastidieusement sur le comté : Dunwich nous apparaissait funèbre, une petite bourgade sans animation qui se contentait de subir les cycles du temps. La cloche nuageuse qui nous enveloppait semblait nous séparer du reste du continent, à la manière d'une ligne de démarcation imposée par une volonté mystique qui nous suivait et qui refusait de nous voir fuir la scène de son théâtre. Esseulés parmi les couleurs rouge-orangé de la saison, nous sentions inévitablement le caractère fantastique de l'expédition. Le sentiment de l'étrange doit t'être bien familier, Henry, comme le laisse supposer ton attrait pour les phénomènes paranormaux – que je considérais auparavant comme un besoin juvénile d'assumer ta solitude.

Le 29 septembre, à dix heures précises, nous entrions dans le sous-sol du Comté de Dunwich. Nous devions en ressortir, éprouvés, le 2 octobre.

Après avoir délogé la lourde pierre qui bloquait l'entrée des galeries, nous dûmes déblayer la terre qui obstruait le passage sur une dizaine de pieds, à l'aide de pelles généreusement prêtées par notre hôte. D'abord suffisamment haute, la voûte du tunnel s'abaissait de plus en plus, si bien qu'au bout d'un mile nous fûmes forcés de ramper dans la boue froide. Décidément, l'amorce de notre aventure ne présageait rien de bien agréable pour la suite. A l'extrémité du corridor se trouvait une petite grotte dont le sol regorgeait d'argile gluante. Trempés et couverts de terre liquide, le froid finit d'achever notre moral. Au fond, nous découvrîmes un étroit couloir qui s'ouvrait plus loin sur un gouffre aux dimensions vertigineuses. Juste au-dessus de nous, un pont de fortune enjambait l'abîme. Malgré le pourrissement avancé des étais de bois nous parvînmes à le franchir sans trop de difficulté.

De l'autre côté du pont nous attendait une configuration de monolithes miniatures, formée de trois cercles concentriques partant d'un stalagmite plus volumineux que les autres et dont les dépôts minéraux dissimulaient des traces de gravure pariétale. Le docteur Silbermann, le Polonais, s'intéressa à ces marques un long moment, au terme duquel il nous livra ses conclusions : « Je crois bien que cela fait référence à un culte parallèle à celui des anciens druides, nous dévoila-t-il avec un accent prononcé, qui s'est développé au VIII^e siècle de notre ère dans les terres d'Irlande. Les sectateurs dédiaient leurs prières à une espèce de soleil inversé, de soleil noir. Pour eux, il s'agissait d'une divinité féminine qu'ils pensaient pouvoir soumettre grâce à leurs incantations. » A cela je voulus apporter des explications supplémentaires, en leur décrivant l'Irlande du VIII^e siècle et en justifiant le surgissement d'une telle croyance par une mauvaise interprétation des oghams inscrits sur les mégalithes de Stonehenge, dans le comté du Wiltshire, Angleterre. En revanche, je n'éclaircissais pas la présence de cet arrangement au cœur même du Massachusetts.

A l'extérieur, la nuit s'était installée ; l'heure nous avait échappé. Il me semble que décrire nos émotions lors de cette première nuit serait inutile : tu dois déjà bien te les imaginer, Henry.

Le froid, la fatigue, le stress, la peur. Je crois bien que mon expédition préférée est celle que j'ai faite dans les ruines de Thèbes, sur le plateau de Louxor, durant l'été 1923.

Le 30 septembre au matin, nous nous engageâmes dans un goulot de pierre qui s'inclinait légèrement sur un quart de mile avant de s'agrandir et de virer plein est sur une distance supérieure à deux miles. Pendant que nous marchions, nous ressentions l'humidité s'insinuer dans nos articulations et dans la fourrure de nos vestes. En résultait des sons sinistres qui, ensemble, créaient une harmonie saisissante. Enfin nous arrivâmes à l'endroit même où Jonah et ses cousins s'étaient arrêtés avant nous : un à-pic dont la lumière de nos lampes n'atteignait pas le fond. Howard lança dedans une pierre grosse comme le poing. Le silence l'accompagna pendant de longues secondes,

puis nous entendîmes un impact, et quelques secondes plus tard un autre impact fut audible, et encore un autre. La pierre rebondissait sur le mur sans ne jamais heurter le sol...

Nous pratiquâmes la corniche sur quelques pas avant de révéler une volée de marches naturelles qui s'enfonçaient dans les ténèbres le long de la paroi. Malgré leur état glissant, qui nécessita l'assurance d'une corde, de pitons et de mousquetons, la manœuvre de descente ne posa aucun problème particulier. Je fus d'ailleurs étonnée de la diligence du vieux Polonais, dont la présence et l'entrain participaient pour beaucoup dans l'angoisse qui m'étreignait.

Rétrospectivement, je crois que nous abordions la deuxième centaine de marches quand pour la première fois j'entendis ce qui pouvait ressembler au battement de grandes ailes – ou bien tout simplement aux caprices du vent. Par un réflexe certainement conditionné par la surprise, nous essayâmes de diriger le faisceau de nos lampes en direction des bruits. Pour ma part, je n'avais rien saisi, mais je pense que Howard, lui, avait aperçu ce qui nous épiait. Il n'osa rien nous dire cependant, non à cause de la peur, mais certainement parce qu'il ne voulait nous inquiéter inutilement. Il ne dit mot durant le reste de la descente, et je remarquai même qu'il était pris de suées. Nous redoublâmes d'attention, anxieux de ne savoir ce qui l'avait mis dans un tel état. Mais après tout, ne dit-on pas : « *Heureux sont les ignorants* » ?

Lorsque nous atteignîmes les dernières marches, l'escalier s'infléchissait sur la droite, s'éloignant du puits insondable par une fissure établie dans le mur. La résonance de l'écoulement des stalactites prenait ici une ampleur diabolique, car je la pensais plutôt comme une clepsydre qui égrenait les dernières secondes de notre vie. Le passage se terminait en pente douce dans une caverne au milieu de laquelle coulait paresseusement une rivière d'eau noirâtre. A notre grand étonnement, plusieurs piliers de soutènement rejoignaient le dôme au-dessus : d'autres, avant nous, avaient aménagé l'endroit...

Cette découverte nous fit reconsidérer bon nombre de vérités historiques, parmi lesquelles une question primordiale : la terre que nous foulions avait-elle appartenu aux seuls natifs-américains ? Il paraissait impossible que ces derniers eussent un jour décidé de renier leurs origines pour bâtir une forteresse souterraine vouée à une déesse ouranienne pré-chrétienne.

Une fois toutes les explications rationnelles passées en revue, nous conjecturâmes une éventualité logique bien qu'in vraisemblable : des colons avaient franchi l'océan pour s'établir dans le comté de Dunwich. Et peut-être certains de leurs descendants vivaient-ils encore dans la région, enfouis dans une quelconque construction non loin d'ici, ou bien à la surface, parmi la population locale, ainsi que le laissait supposer la datation des illustrations gravées dans les colonnes de pierre de Round

Mountain ? Alors Lawrence avoua que la certitude de lire des symboles hyperboréens avait pu orienter sa traduction, si bien qu'elle était erronée et inutile ; nous ne cheminions plus vers une civilisation légendaire, mais vers une culture dont l'existence ne fut jamais soupçonnée.

Sur la rive opposée, nous appreciâmes une dizaine d'entrées, ou sorties, qui suggéraient au-delà la présence d'un gigantesque labyrinthe qui recèlerait lui aussi son lot de richesses et de surprises. Malheureusement, la rivière semblait trop profonde et trop traître pour la traverser sans bateau. A ce moment, Lawrence remarqua une ligne calcaire qui parcourait les murs de la salle, aussi jugea-t-il notre position trop dangereuse en raison de son inondation périodique en cas de pluies. Nous rebroussâmes donc chemin pour nous établir sur les marches, où nous dûmes passer la nuit dans des conditions peu enviables.

Je profitai de cette trêve pour dresser le bilan de notre aventure. En voici le résumé : Lawrence était exalté, espiègle comme à l'université ; le docteur Silbermann supportait particulièrement bien les efforts physiques qu'il nous fallait développer ; Howard, lui, restait secret, pensif, et il me semblait que petit à petit il retrouvait ses esprits ; quant à moi, je pensais déjà à l'écriture d'un livre sur notre aventure, dont l'incipit vaudrait à peu près ceci : « Les quêtes de cités perdues, de tombeaux enterrés sous le sable ou encore de civilisations ignorées sont des désirs inconscients visant à faire prévaloir notre identité sur celle des autres. Enfermés dans une individualité travestie, supérieure à celle de la collectivité, nous éprouvons un plaisir narcissique à être traités en explorateurs, quand nous ne serions que des pilleurs de tombes. Rien de tout cela n'a motivé cet essai, car il découle de la simple et naturelle vérité historique. »

L'isolement, l'obscurité et le froid nous dévoraient lentement, nous rongeaient à petits coups de dents vicieux, sans que nous ne puissions nous en défendre. Et encore, je n'ai pas évoqué les mélodies infernales que chantaient les rafales de vent en s'infiltrant dans les innombrables tunnels de ce labyrinthe souterrain. Il me vint à regretter une tasse de thé, du Darjeeling pour l'anecdote, le confort d'une couverture bien chaude me couvrant les épaules et avec eux tout un tas d'éléments du quotidien auxquels je n'attachais que peu d'importance en temps normal, leur préférant une expédition dans les îles du Pacifique Sud ou bien ce colloque scientifique annuel sur les cultes marins que je ne manque jamais. Je me remémorai alors les battements d'ailes que nous avons entendus cette après-midi et ne pus m'imaginer autre horreur qu'une gigantesque sentinelle troglodytidée chargée de nous rabattre vers le l'ancien dieu que Lawrence avait évoqué à plusieurs reprises, Abthoth ; et j'en tremblai d'effroi...

Je fus réveillée dans mon rêve par un danger que mon imagination avait inventé. Sûrement mon cerveau avait-il interprété la discussion entre Lawrence et le professeur Silbermann. A vrai dire, je

ne saisis pas tous leurs propos de ma couche, mais je suis certaine qu'ils spéculaient sur l'ampleur et les conséquences de la découverte à venir. Une fois les vapeurs du sommeil envolées, je m'efforçai de me concentrer sur les hypothèses qu'ils s'échangeaient : « Malgré les réserves de tout à l'heure, disait Lawrence, je doute m'être trompé dans la traduction des symboles. Ils étaient bel et bien de type hyperboréen, et ne présentaient aucun des caractères que nous avons aperçus sur le stalagmite. Si vous me demandez d'exprimer une théorie qui unisse les deux langages, elle ne saurait être ni cohérente ni constructive. Toutefois, étant donné le goût prononcé des anciens Bretons pour le voyage, il se pourrait qu'un de leurs équipages se soit embarqué pour les terres arctiques et qu'il ait atteint, pour une raison ou une autre, le pôle nord. » Je perçus ensuite un vague bruit, comme de la terre que l'on remuait, et je sus que le professeur Silbermann s'était levé. « Vous ne pensez tout de même pas qu'ils disposaient au VIII^e siècle d'une technologie suffisamment avancée pour monter une expédition vers le pôle, protesta-t-il avec retenue, alors que Amundsen vient juste de pénétrer au pôle sud, après de rudes épreuves et de longues années de souffrance. » Lawrence parut froissé dans l'intonation de sa réplique, ou plutôt déçu de l'accueil de sa théorie : « Ce dont je suis certain c'est que l'on pourrait se contenter de peu de matériel pour gagner l'un des deux pôles ; avec un peu de chance, beaucoup d'instinct de survie et une sérieuse orientation astronomique, il eût été possible pour n'importe quel navigateur du Moyen-Âge d'entreprendre pareille aventure. Seulement, la menace de l'hérésie les en a dissuadés. Qu'avaient-ils à craindre les Bretons, eux qui croyaient en une divinité solaire, de partir pour la banquise ? La peur ne les aurait jamais retenus : en invoquant leur déesse, elle aurait tôt fait fondre la glace devant leur navire. Il suffisait d'une année particulièrement chaude pour qu'ils l'interprètent comme un signe d'encouragement. Qui plus est, je n'ai jamais laissé entendre que cette expédition se soit déroulée au VIII^e siècle, mon ami, je la datais tout au plus du XVII^e siècle, en accord avec la datation des symboles hyperboréens, et non de ceux druidiques. » Lawrence venait ostensiblement de vexer son interlocuteur, puisque la discussion prit fin sur un vif et sec : « Je vous souhaite bonne nuit ».

Ensuite, je me rendormis.

1^{er} octobre 1930, 9.30 a.m. Après nous être concertés pendant plus d'un quart d'heure, nous décidâmes de nous engager dans un passage en aval de la rivière, qui malheureusement ne la jouxtait pas. Nous marchâmes trois heures d'affilée sur une légère déclivité qui serpentait parmi les champignons et les mousses rocheuses. L'humidité nous pressait de plus en plus, et déjà nos vêtements arboraient des signes de moisissure au col et aux entournures. Au début, nous n'avions senti qu'un léger remugle planant dans l'air, mais à présent, cette odeur nauséabonde, soufrée, s'attaquait sans remords à nos narines. Plus nous avançons et plus elle devenait insupportable.

Nous arrivâmes alors à un croisement, ce qui nous força à prendre une décision. Étrangement, la senteur intenable semblait émaner du couloir qui se séparait du chemin principal. A cet instant, Lawrence sortit son livre de son escarcelle et nous en lut un extrait. Cela décrivait l'odeur qui se dégageait de la masse d'Abthoth : elle était identique à celle qui nous harcelait. Nous échangeâmes un simple regard, lourd de sens, car nous savions ce que cela impliquait. Certes Lawrence avait pu nous mentir et inventer ce qu'il était censé nous traduire fidèlement, mais les circonstances si exceptionnelles de notre situation me faisait douter de cette possibilité. En écrivant ceci, je me surprends d'avoir pu penser une seule seconde que l'existence de ce dieu pestilentiel fût réelle. Mais l'attitude de Howard, qui était redevenue intrigante, me laissait tout de même perplexe. D'un commun accord, nous décidâmes de poursuivre notre chemin initial, arguant que si nous empruntions des voies secondaires nous risquerions de nous perdre. Nous rejetons tous l'effroyable éventualité que Abthoth le Dormeur se reposât effectivement au bout de cette voie secondaire.

1.00 p.m. Nos rations nous suffiraient encore pour deux jours, aucune inquiétude de ce côté-ci. Quant à l'état d'esprit général, j'étais certaine que la cohésion du groupe n'était plus assurée pour autant de temps. Nous communiquions de moins en moins, marchions en file indienne et réfléchissions en secret. Je ne suis pas experte en psychosociologie, mais quand un groupe reste muet alors que le contexte dans lequel il se trouve exigerait de lui qu'il communique pour conserver la raison, c'est qu'il se disloque. C'était ce qui nous arrivait.

J'exploitai cet intervalle de silence pour remarquer combien les réactions humaines sont étranges : la veille Lawrence avait exposé librement son postulat sans penser un seul instant ni à leur caractère fantastique ni à l'accueil que nous lui réserverions, et maintenant il se complaisait dans un mutisme pathologique qui, ma foi, me fit m'imaginer ce qu'il se disait à lui-même. De mon côté, je sentais bien que ni Howard ni le docteur Silbermann ne souhaitaient parler de ce qui les étreignait, pour des raisons différentes bien entendu.

L'ennui guida nos pas, jusqu'à ce qu'enfin notre intérêt fût interpellé par des signes cabalistiques gravés sur les parois tout autour de nous. Un peu plus loin, Howard découvrit des niches creusées dans la roche qui recelaient diverses céramiques funéraires. A l'intérieur, nous trouvâmes logiquement des cendres, qui pouvaient être soit humaines soit animales. Lawrence en profita pour nous rappeler les méthodes d'incinération employées par les tribus nordiques, effort inutile car aucun de nous ne les avait oubliées. Il supposa donc, en accord avec le professeur Silbermann que les marques sur les murs devaient servir à décrire le rituel ainsi qu'à relater l'existence des défunts.

Ne pouvant tirer davantage d'indices sur les lieux, nous résolûmes de poursuivre notre itinéraire, au bout duquel nous envisagions de déceler une sorte de crématorium moyenâgeux. Comme je

fermais la marche, j'eus l'envie d'inspecter la dernière urne mortuaire afin de me forger ma propre idée. Quel instinct n'eus-je pas là ! Les cendres me parurent encore tièdes ! Je ne sais pourquoi – même à l'heure actuelle –, je n'ai aussitôt soufflé mot à mes compagnons de route. Je continuai tout comme eux, muette à l'exemple de la tombe.

Une ultime heure d'effort et nous tombâmes sur une volée de petites marches qui débouchaient sur une caverne noyée sous l'obscurité, mais dont nous jugions l'étendue très vaste en raison de l'extraordinaire écho qui nous était renvoyé. Une fois parvenus en bas de l'escalier, nous découvriâmes, au comble de la stupéfaction, une construction pyramidale gigantesque dont l'accès nous était proposé par une double-porte en bronze, légèrement entrebâillée. Ouvré selon la méthode du cloisonné, cet huis représentait, par son langage hiéroglyphique, la société qui vivait de l'autre côté. Un déchiffrement rapide du professeur Silbermann, tellement excité à l'idée de découvrir l'intérieur du bâtiment, nous apprit que leur communauté pieuse était gouvernée par une théocratie monothéiste autoritaire qui accumulait les sacrifices et les offrandes pour son dieu soleil. Une bande de symboles, tapie dans le coin inférieur du battant gauche, évoquait également la présence parasitique d'une entité maléfique, cruelle, abjecte, une entité boursouflée qui attire ses proies par le sommeil et qui les dévore dans leur inconscience. Nous ne pûmes nous empêcher de faire la relation avec Abhoth : après tout, n'était-ce pas lui qui guidait nos pas ? Cette pensée me glaça le sang.

Comme de coutume, aucun de nous ne put expliquer la mention de cette entité décrite par le *Book of Eibon* – propre donc aux hyperboréens – au milieu de hiéroglyphes druidiques. Mais cela ne nous empêcha pas de continuer, bien au contraire : nous cheminions vers des surprises plus grandes encore.

Derrière les portes nous attendait une vaste étendue au centre de laquelle se devinait une construction rectangulaire de laquelle s'échappait une luminescence rouge. Il s'agissait du funérarium : incontestablement, quelqu'un s'en était récemment servi... Soucieux de notre position, nous ressentîmes tous cette sensation de faiblesse qui vous prend lorsqu'il vous semble ne pouvoir vous dérober à une situation donnée. Introduits auprès de nos hôtes invisibles, nous étions pris dans un étau ; fuir ne servait plus à rien, cela se concevait aisément. Nous conclûmes donc de visiter les étages supérieurs du bâtiment, accessibles par un escalier droit accolé à l'incinérateur, et de mettre notre peur de côté.

Au deuxième étage se comptaient deux salles d'étude, un lieu de culte ainsi qu'une large bibliothèque poussiéreuse emplie de livres reliés d'une valeur inestimable. Nous dénombrâmes parmi d'autres les volumes des *Histoires Naturelles* de Plin l'Ancien, les *Métamorphoses* d'Apulée ainsi que celles d'Ovide, les *Géorgiques* de Virgile, la collection complète des œuvres de

Tacite, le *Mahâbhârata* hindou et, mieux que tout le reste, une somme incroyable d'exégèses et de pamphlets herméneutiques. L'état particulièrement vétuste de ces textes qui s'accompagnait d'une odeur de pourrissement avancée, nous obligea à prendre beaucoup de précautions dans notre inspection des lieux. Lawrence ne se hasarda qu'à toucher aux palimpsestes, car, de nature solide, le parchemin se conserve bien. Ce fut ainsi que nous révélâmes une espèce de cadastre, ou de carte composée, qui indiquait l'emplacement précis des édifices de la colonie irlandaise. Temples, pyramides, églises, caves, autant de constructions hétéroclites qui se succédaient le long de lignes d'énergie tellurique. Un repérage approximatif amena Lawrence à déduire que nous étions dans le centre religieux de la colonie, tout près de la Grande Pyramide. Par la suite, le professeur Silbermann révéla une *Histoire de la vallée* par les colons, et il s'empressa d'en recopier les éléments les plus importants. Pendant que lui et Lawrence la déchiffraient, Howard et moi finissions l'exploration de la pyramide par le troisième étage. Si j'avais su ce qui nous attendait là-haut, je me serais bien gardée d'y jeter un oeil.

L'escalier nous déposa dans un grand hall traversé du nord au sud par deux rangées de piliers recouverts d'un dépôt de moisissure noirâtre. Un court examen de l'un d'eux me permit de dire qu'il était en marbre pentélique, une variété provenant de Grèce, d'un mont homonyme se situant non loin d'Athènes. Soudain, mon pied achoppa une matière molle et flasque et, amenant le faisceau de ma lampe torche sur ce que je pensais être un amas de végétation en décomposition, je découvris avec horreur le corps inerte d'un nouveau-né qui présentait tant d'aberrations physiologiques que je ne pouvais imaginer une seconde qu'il pût appartenir à l'espèce humaine. Tout à coup, j'entendis un bruit de succion provenir de devant moi. Interpellée, je dirigeai ma lumière sur l'origine de ce bruit. Je vis, tapie dans une semi-obscurité, une chose vaguement anthropomorphe, qui se tenait voûtée et qui cherchait désespérément à lacérer la lumière de ses longues mains griffues. Se traînant difficilement vers moi, avec le handicap d'une jambe malade, elle tressautait à chaque pas et poussait des râles grotesques d'agonie. Sa tête allongée et velue, dont les yeux mi-clos et la bouche chargée de dents défaites exprimaient une sorte d'abâtardissement primitif, me fit lâcher un cri d'effroi. Aussitôt, Howard s'approcha de moi et il vit la monstruosité. Il me demanda d'aller vite chercher un pic ou bien une pelle, pendant qu'il essaierait de distraire la chose. Paralysée, je mis un instant avant de réagir et de dévaler les marches, de me précipiter sur le pic, de défaire le nœud qui le maintenait à l'arrière du sac de Lawrence, et, sans mot dire, de retourner sur mes pas pour porter assistance à Howard. Il était engagé dans la bataille. Tout ce que j'entendis de ma position furent des bruits étouffés de lutte, puis la souffrance éclatante de l'Écossais, qui venait de se faire mordre au mollet, et enfin le son d'os qui se brisent sous l'effet

d'un coup contondant. Alors accoururent le professeur Silbermann et Lawrence, alertés par mon entrée fracassante dans leur lieu d'étude. Ils s'arrêtèrent sur la marche palière de l'escalier, pantois, comme si brusquement ils venaient de se rendre compte que les théories transformistes de Lamarck et de Darwin étaient fondées. Parce que cette chose qui avait déchiré la chair d'Howard jusqu'à la moelle présentait tellement de ressemblances avec l'homme qu'elle témoignait d'une régression physique significative dans la chaîne de l'évolution. Que dire alors de leur mental ? Nous envisagions de terribles conjectures en remontant les principes de la doctrine spencérienne. Après tout, la découverte du corps sans vie de l'enfant ne supposait-elle pas que ses parents l'avaient abandonné sur place, et, de fait, qu'ils ne connaissaient aucun rite social d'inhumation ? Qui donc avait bien pu se servir de l'incinérateur, si eux ne s'en souciaient guère ? Toutes ces questions demeuraient pour le moment sans réponse.

Le seul membre de notre équipe disposant de compétences médicales était Howard, mais en voyant sa blessure, dont les contours viraient peu à peu au violet foncé, nul n'ignorait sa gravité. Un peu de Glenfiddich, le canif de Lawrence chauffé à blanc, et sa plaie était provisoirement soignée. Sa mine renfrognée me fit penser qu'il se préoccupait moins de son état de santé que du nôtre.

Un quart d'heure plus tard, Lawrence et le docteur Silbermann nous demandèrent de nous réunir dans la bibliothèque pour écouter leurs traductions préliminaires : « Nous avons trouvé un parchemin qui raconte l'histoire de la fondation de la colonie irlandaise dans la vallée souterraine, exposa tranquillement Silbermann. Persécutés par le renforcement de la religion chrétienne, les derniers des druides s'enfuirent par bateau vers le paradis promis de leurs songes. Mais en débarquant, ils furent confrontés aux peuplades préexistantes, d'origine hyperboréenne. Après des affrontements sanglants, ils imposèrent leur civilisation grâce à leur maîtrise de l'acier. » Lawrence enchaîna : « Nous avons également découvert un texte sur Abhoth. Il précise que le dieu, uniquement vénéré par les Hyperboréens, n'est présent qu'en partie, le reste se trouvant toujours dans son monde d'origine. Il dit aussi que sa masse dégage des spores toxiques qui ont contaminé et décimé quelques-uns de leurs membres à leur établissement. Pour contrer cela, ils mirent à profit leur connaissance de la nature pour élaborer un système complexe de cavernes qui permettait au vent de les évacuer vers l'extérieur. Mais surtout, il parle d'une aptitude spécifique à inspirer des rêves. Je prends conscience que mes hypothèses de départ n'étaient pas suffisamment audacieuses : David et moi pensons que Abhoth a d'abord attiré à lui les Hyperboréens, puis les Irlandais, et enfin nous, armés de curiosité. Si jamais nous dévoilons au monde ces vestiges uniques, c'est le genre humain que nous lui servons sur un plateau. Et si nous partons, nous risquons que d'autres

alimentent ses projets. Il nous est possible d'inonder le site, en déviant le cours de la rivière souterraine. »

Je ne savais pas s'il était vraiment sérieux en suggérant cette alternative. N'était-ce pas lui qui nous avait réunis dans l'expectative de déterrer ensemble le plus grand site archéologique du monde ? Je me souviens encore de la fois où il m'a dit qu'il adorait son métier de chercheur pour le plaisir d'être le premier à toucher des objets vieux de plusieurs siècles. Et aujourd'hui il voulait anéantir sa plus importante découverte, celle qui aurait pu lui apporter la consécration ! Au début, son explication ne me parut guère raisonnée, car, d'un point de vue scientifique, nous avions pu ne croiser que le représentant d'une espèce simiesque non recensée, et sentir le mélange de plusieurs plantes odoriférantes ; mais ensuite, quand je reconnus dans le fond de l'air l'odeur nauséabonde du dieu dormeur, cette odeur soufrée et poivrée, je repensai au funérarium, et me demandai derechef qui avait bien pu l'utiliser. Comment ne pas s'imaginer alors que ce dieu malfaisant ne resserrait sur nous les rets de son piège, suivant ainsi à la lettre le plan qu'il avait établi en nous amenant ici ?

Henry, qu'il est désagréable de se sentir manipulée !

Nous devions en vitesse sortir des grottes, car les émanations d'Abthoth empestaient de plus en plus, et bientôt il déciderait de passer à l'offensive. Nous décidâmes de n'emporter que le strict nécessaire – c'est-à-dire les calepins, les cordes ainsi que le matériel d'escalade – pour faire le chemin inverse. Nous étions sur le point de partir, quand Howard nous arrêta :

- Je ne pourrai jamais grimper le grand escalier ; je ne ferai que vous retarder.

- Mais tu es fou ! m'écriai-je, comprenant son intention de se sacrifier. On te portera, on t'attachera à une corde et on te soulèvera ! On peut tous s'en sortir ! Il nous suffit de nous dépêcher ! Alors, debout ! On va pas te laisser, tu peux y arriver. » Mon exhortation se transformait en plainte désespérée, et la plainte en larmes. Au fond de moi je savais qu'il avait raison, si Abthoth se terrait bien à quelques heures de nous.

- Laissez-moi les vivres, et revenez avec du secours. Faites vite !

Aujourd'hui, je sais qu'il avait dit cela pour me rassurer. Quoi qu'il en fût, je souscrivis naïvement à son plan et nous partîmes sur-le-champ ; je ne remarquai même pas que Lawrence et le professeur Silbermann lui remémoraient la marche à suivre pour la construction du barrage qui noierait Abthoth. Sur la montre à gousset de Lawrence, les aiguilles indiquaient *5.04 p.m.*

Le 2 octobre 1930, à *9.37 a.m.* exactement, le professeur Lawrence Terence Harrington de Boston, le professeur David Silbermann de Wroclaw, et moi-même, Jennifer Helen Parker-Montgomery de

Providence, saluâmes le soleil après avoir passé plus de soixante-et-onze heures dans le sous-sol de Dunwich.

Voilà, Henry, il me reste à t'avouer qu'en arrivant au croisement où nous avons pour la première fois envisagé l'existence d'Abhoth comme faisant partie du domaine du possible, je détournai la tête en direction des ténèbres, et vis l'espace d'un instant une masse informe, boursouflée, qui chuintait parmi les ombres, libérant de minuscules spores jaunes presque immédiatement assimilées par l'air ambiant. Je préfère considérer cette vision comme l'invention d'un esprit fatigué par une expédition éprouvante ou, pour reprendre les termes d'Howard, comme la représentation sublimée d'une espèce exotique.

Lawrence est reparti le surlendemain pour Dunwich, avec plusieurs de ses étudiants ; il est descendu dans les grottes, mais il n'a pas retrouvé Howard. Les salles basses sont impraticables, m'a-t-il dit, et j'ose espérer que nul n'essaiera de les explorer un jour.

A mon neveu Henry,
Bien affectueusement,

Jennifer Helen Parker-Montgomery